

**LA CORRESPONDANCE DE SISMONDI  
AVEC EULALIE DE SAINTE-AULAIRE  
ET WILLIAM ELLERY CHANNING.  
NOUVELLE ÉDITION**

**Francesca Sofia**

**Francesca Sofia, *La correspondance de Sismondi avec Eulalie de Sainte-Aulaire et William Ellery Channing. Nouvelle édition***

Ce qui nous reste des lettres échangées par Sismondi avec Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire et le pasteur unitarien W.E. Channing a été publié en 1857 par Adélaïde de Mongolfier, d'après des copies que Bianca Milesi Mojon avait faites après la mort de l'historien. La découverte du cahier original de Bianca, où elle a transcrit la plupart de ces lettres, nous impose de présenter aux lecteurs une nouvelle édition de quelques unes d'entre elles.

Mots-clés: Sismondi; Correspondance; Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire; William E. Channing

**Francesca Sofia, *La corrispondenza di Sismondi con Eulalie de Sainte-Aulaire e William Ellery Channing. Nuova edizione***

Le lettere superstiti scambiate da Sismondi con Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire e il pastore unitariano W.E. Channing sono state pubblicate nel 1857 da Adélaïde de Mongolfier, che si era basata sulle copie fatte da Bianca Milesi Mojon dopo la morte dello storico. Il ritrovamento del quaderno originale nel quale Bianca ha trascritto la maggior parte delle lettere, ci impone di presentare ai lettori qualcuna di esse in una nuova edizione..

Parole chiave: Sismondi; Corrispondenza epistolare; Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire; William E. Channing

**Francesca Sofia, *Sismondi's correspondence with Eulalie de Sainte-Aulaire and William Ellery Channing. New edition***

The surviving letters exchanged between Sismondi and Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire and the Unitarian pastor W.E. Channing were published in 1857 by Adélaïde de Mongolfier, who had based herself on the copies made by Bianca Milesi Mojon after the historian's death. The finding of the original notebook in which Bianca had transcribed most of the letters compels us to present some of them to the readers in a new edition.

Keywords: Sismondi; Letters; Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire; William E. Channing



**LA CORRESPONDANCE DE SISMONDI  
AVEC EULALIE DE SAINTE-AULAIRE  
ET WILLIAM ELLERY CHANNING.  
NOUVELLE EDITION**

**Francesca Sofia**

Ce qui nous reste des lettres échangées par Sismondi avec la jeune Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire et le pasteur unitarien William Ellery Channing a été publié en 1857 par Adélaïde de Mongolfier, d'après des copies que Bianca Milesi Mojon avait faites après la mort de l'historien<sup>1</sup>. La découverte du cahier original de Bianca<sup>2</sup>, où elle a transcrit la plupart de ces lettres, nous impose de présenter aux lecteurs une nouvelle édition de quelques unes d'entre elles. Onze lettres parmi les vingt-trois adressées à Eulalie ont été épurées de toute référence aux personnalités encore vivantes en 1857 ou d'expressions trop intimes (et pour cette même raison une lettre a été écartée de la publication) ; deux lettres adressées à Channing ont été traduites en français, tandis que les originales ont été écrites en anglais.

Ci-dessous, nous publions les textes originaux de ces lettres en avertissant que les parties manquantes de la publication de 1857 sont signalées en italique.

**1. À Eulalie Beaupoil de Saint-Aulaire**

Chesnes 20 octobre 1830

Si vous avez à présent, ma chère Eulalie, et depuis le commencement d'Octobre, un aussi beau soleil que nous, après avoir eu un horrible mois de septembre, vous devez doublement regretter d'avoir quitté Etioles ; et moi aussi je le regrette vivement pour vous, j'aimais à vous sentir profitant de l'air des champs, menant une vie toute naturelle, vous couchant de bonne heure, prenant l'exercice nécessaire pour reposer une tête qui peut-être se livre avec trop d'ardeur à l'étude. Je crains que vous ne fassiez trop peu d'exercice à présent, et que la distance de la maison de Broglie soit encore une cause pour vous priver du grand air. Je crains que la société, qui devrait reposer ne vous donne au contraire, dans ce moment d'excitation politique beaucoup plus d'agitation encore que le travail, et que votre esprit ne soit toujours tendu, ou votre cœur agité. Une lettre de Mme de Dolomieu que je reçus avant hier me peint l'état de Paris comme fort allarmant à l'occasion du procès

---

<sup>1</sup> J.C.L. de Sismondi, *Fragments de son journal et correspondance*, Genève-Paris, Cherbuliez, 1857, puis republiées, avec quelques attributions erronées, dans son *Epistolario*, éd. C. Pellegrini, t. III et IV, Firenze, La Nuova Italia, 1936-1954.

<sup>2</sup> Koninklijk Huis Archief, Den Haag, G16-A441. Ce fonds conserve aussi toute la correspondance de Sismondi avec Bianca, seulement en partie publiée, et qui sera l'objet prochainement d'une édition. Il convient en revanche de signaler que ce fonds démontre que la responsable principale de la publication de 1857 était la gouvernante des fils de Bianca, Julie Rosselet. J'exprime toute ma reconnaissance à Nicolas Rieucan qui m'a signalé l'existence de cette correspondance.

des ministres<sup>3</sup>. Je me flatte que c'est l'effet d'une imagination facile à alarmer. Cependant je l'avoue, toute l'affaire me paraît mal emmanchée. J'ai un regret très vif qu'on n'ait pas proféré [un mot] de la nécessité de faire des lois constitutionnelles, pour organiser selon les principes du droit une haute cour dans le sein de la Chambre des Pairs qui fut vraiment indépendante, à laquelle on ne put pas reprocher qu'on en a exclu, ou par un coup d'Etat, ou par un serment, tous les membres les plus disposés à l'indulgence, dont l'existence constitutionnelle ne dut pas être jugée de nouveau l'année prochaine, et dont des ennemis ne cherchassent pas à compromettre les droits par le procès même qu'ils lui font juger. J'ai admiré la générosité des victimes des trois grands jours qui sollicitoient pour leurs ennemis, mais je ne crois pas que la Chambre ait été sage dans sa résolution. Une si grande indulgence, annoncée d'avance, devait faire rebrousser l'opinion, comme elle a fait. Car certes si on ne veut pas les condamner à mort, *on ne veut pas non plus les condamner* aux galères ou aux travaux forcés, et la captivité ou l'exil, avec toutes les jouissances de la fortune et la probabilité de la grâce en peu d'années, doivent paraître des peines dérisoires à ceux qui ont tout perdu par leurs crimes. Il auroit mieux valu, dans l'intérêt même des ministres, laisser instruire le procès, selon les lois existantes avec calme et gravité. Il est probable qu'ils se justifieront de quelques-unes des charges alléguées contr'eux, tout au moins de celles des incendies ; quant aux autres, ils montreront probablement plus d'esprit faux que de perversité ; s'il en est ainsi, il est vraisemblable que leur défense calmera l'irritation populaire et préparera à une sentence moins sévère, ou à la grâce après la sentence. Si au contraire le procès dévoilait plus de crimes que nous n'en connoissons, certes je ne désirerois pas qu'ils échappassent à la rigueur des lois, qui deviendroient injustes pour tous les autres.

J'espère que vous aurez reçu au moins de dimanche 10 mon article l'avenir<sup>4</sup>, il vous aura montré toute ma politique, et il aura répondu en partie à vos questions sur la Belgique. Certes je sens bien comme vous ; je m'intéresse de tout mon cœur aux Belges ; quand un si grand danger est bravé avec tant de courage, quand une nation se livre tout entière contre ceux qui disposent chez elle des armes, des places fortes, des tribunaux, je ne doute pas que cette nation n'ait raison, et que les souffrances qui l'ont poussée à l'insurrection ne soient plus grandes peut-être qu'elle ne sait le dire. Il y a justement dans la froide dureté des Hollandais, dans leur légalité cruelle et leur avarice qui ne se départ point de l'ordre, quelque chose qui offense, sans donner même la satisfaction de laisser une injure à raconter. L'insurrection des Belges a prodigieusement dérangé les gouvernements et de France et d'Angleterre, aussi les a-t-on jugés avec une extrême rigueur ; on n'a pas voulu croire qu'ils eussent lieu de se plaindre. On leur crioit : « Tenez-vous donc tranquilles dans la poêle brûlante, faites comme nous, vous voyez bien que nous sommes tranquilles dans notre lit ». Ils n'ont pas écouté et ils ont eu raison. Je les avois vu avec beaucoup de plaisir se constituer en République, ils le pouvaient avec bien moins de difficultés que la France, et je regrette celle de Hollande et toutes celles que le siècle dernier a détruites. Il me semble plutôt qu'ils vont s'arranger avec le prince d'Orange ; à la bonne heure, cette question-là sera plus tôt terminée, et la France restera avec les mains libres pour le printemps prochain,

<sup>3</sup> Il s'agit de la lettre du 13 octobre 1830: voir Sezione di Archivio di Stato di Pescia, *Fondo Sismondi* (dorénavant SASPe, FS), A.7.101.

<sup>4</sup> Cfr. Sismondi, « L'Avenir », *Revue encyclopédique*, t. 47, septembre 1830, p. 525-549.

époque à laquelle il me paroît impossible que les affaires d' Italie n'amènent pas une guerre avec l'Autriche.

*Chère Eulalie, si quelqu'un lisoit ma lettre à la poste, il ne croiroit pas sans doute qu'elle est adressée à ce jeune et joli visage de 17 ans, à ce visage au quel il sembleroit si naturel d'adresser tout autre chose que de la politique. Que disent-ils, ceux qui parlent aujourd'hui plus à propos que moi ? Qui sont ils ? avez vous fait dans votre sallon quelque recrue qui vous soit agréable ? Mad. votre mère me parloit d'un Mr. de Gentz. Est-il parent du publiciste au service de l'Autriche, que j'ai vu il y a vingt ans à Toeplitz<sup>5</sup>, homme de beaucoup d'esprit, mais d'un bien pauvre caractère ? Tous les Anglois, tous les Russes ont disparus, et la société Française doit elle-même être fort distinguée. Mais j'ai tort de ranimer ma pensée sur votre sallon, ce désir ardent, que je voudrois le voir, que je voudrois y être revient alors avec trop de force. Non, il faut retourner à mes épreuves, et répéter seulement une fois encore, que je vous aime, que je vous aime toutes, avec tout ce que j'ai de puissance dans le cœur pour aimer.*

*J. C. L. de Sismondi*

## 2. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chesnes 14 octobre 1832

Je vous félicite ma gentille amie d'avoir vu Naples, d'y avoir si bien profité de tout votre tems, d'y avoir été si favorisée de la saison, et puis je vous félicite d'en être revenue, et je vous féliciterai de nouveau et de tout mon cœur quand je vous saurai en chemin pour rentrer en France. Vous en avez désormais assez d'un pays étranger par le plaisir, assez pour la curiosité, et je sens fort bien comment toutes vos affections aussi bien toutes les habitudes de votre esprit vous rappellent au milieu de vos anciens amis. Je ne porte pas tout à fait le même jugement que vous sur les Italiens, je les aime et je les estime, mais je comprends fort bien comment vous vous sentez encore toute étrangère, *comment ils ont [été] quelque tems pour vous un objet d'étude, et cela est passé, point encore un objet d'affection, et de cette manière vous devez vous trouver fort isolée, vous avez besoin de vous rapprocher de ceux que vous avez su entendre de votre naissance.* Je l'ai éprouvé plus longtemps encore que vous, j'ai vécu de longues années en Italie avant d'entendre et par conséquent d'aimer les Italiens, toujours frappé de ce qu'ils étoient autres que nous, et confondant toujours l'observation de cette différence avec une blâme. Au reste votre remarque sur le contraste entre la noblesse du peuple de Rome, et la vivacité, la gaité servile de celui de Naples, e[s]t frappante de vérité et en même temps laisse dans l'esprit un long sujet de réflexions. La race des hommes est la même, le climat diffère trop peu pour qu'on lui attribue quelque influence, l'éducation est aussi mauvaise en un lieu qu'en l'autre, le gouvernement, si l'on peut choisir entre des choses si misérables est plutôt meilleur à Naples. Les deux peuples ne diffèrent que parce que l'un a le souvenir de temps où l'on étoit quelque chose, et se respecte dans le passé, l'autre dans toute la suite des siècles ne peut trouver un période honorable de son histoire, et il s'échappe de ses souvenirs dans les voluptés. Vous avez vu, vous m'avez fait sentir quelle haute importance en morale aussi bien qu'en politique, il y a à enseigner à un peuple à se

---

<sup>5</sup> Il s'agit de Friedrich von Gentz (1764-1832), que Sismondi avait connu entre mai et juin 1808 lors de son voyage en Allemagne avec M<sup>me</sup> de Staël.

respecter lui-même, combien de vertus ne commencent, ne se maintiennent que dans les pays où l'homme a appris une fois qu'elle étoit la dignité du caractère de l'homme. Un de mes grands reproches au gouvernement actuel de la France c'est de l'avoir oublié, c'est d'avoir dégradé de nouveau toute cette classe inférieure qui avoit grandi en dignité morale et à ses propres yeux et aux yeux des autres par la révolution de Juillet. Les émeutes étoient une conséquence bien malheureuse sans doute, mais inévitable du succès d'une première prise d'armes. Pendant que vous étiez encore en France on leur résistait comme à des frères égarés qu'on vouloit ramener. Depuis un an on ne les combat plus que comme des ennemis qu'on veut détruire ; on se réjouit en pensant au grand nombre qui a succombé, au grand nombre qui a été poussé dans la rivière, on va aux coups de fusil, contre [des] Français comme à une fête, dans l'espoir de délivrer Paris de ce qu'on appelle les Bousingots<sup>6</sup>. Ce mépris et cette haine porteront des fruits bien funestes ; si l'on réussit en avilit une partie importante de la nation, si on succombe au contraire, à combien de haine, à combien de vengeance s'exposera-t-on pas ?

*J'ai été interrompu par l'arrivée des journaux ; ils nous apportent la formation du ministère doctrinaire, M<sup>r</sup> de Broglie aux affaires étrangères<sup>7</sup>. Je ne doute pas qu'on ne gagne infiniment et en talents, et en vertus, et en ensemble de conduite : cependant je m'afflige beaucoup, j'aime peu ceux à qui M<sup>r</sup> de B[roglie] est associé, point du tout M<sup>r</sup> Thiers, mais surtout je m'inquiète des chagrins qu'il se prépare à lui-même. Il semble que soit défiance de ses anciens amis, et de ses anciens principes, soit pour détruire l'opinion qu'on auroit pu se former de lui, il a voulu se roidir en première ligne contre les exigences du mouvement, il s'est chargé de toutes les luttes difficiles contre l'opinion, il a voulu faire digne avec son ancienne popularité, et il l'a prodiguée ; aucun homme parmi ceux auxquels on pouvoit songer aujourd'hui pour le ministère n'en a aujourd'hui moins que lui ; il a été repoussé avec une défaveur très injuste, il sera attaqué avec acharnement, les difficultés s'en augmenteront pour lui et je crains aussi l'irritation qu'il en concevra lui-même. Je crains le dédain avec lequel il repoussera les attaques, je crains la souffrance de cœur qui lui causera ainsi qu'à Mad de Broglie l'hostilité d'anciens amis, enfin je m'attens à ce qu'il n'ait point la majorité dans les chambres, et alors il n'aura pas même le tems de faire ses preuves au ministère et de détruire d'injustes préventions. [...]*

### 3. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chesne 20 février 1833

Je ne voulais pas vous répondre, ma chère Eulalie, avant d'avoir réussi à me procurer ce mémoire de Silvio Pellico<sup>8</sup>, dont Mad. de Broglie d'abord, et ensuite vous, m'aviez parlé avec tant d'admiration et d'attendrissement. Je l'ai enfin reçu, il y a deux jours, je l'ai achevé ce matin, et j'en suis encore si ébranlé que ma pensée ne peut pas s'attacher à autre chose, que tout travail m'est impossible, tout comme que dans la nuit je me réveillais sans cesse

<sup>6</sup> Après la révolution de Juillet, le terme de bousingots désignait les jeunes républicains. Il aurait été le journaliste Léon Gozlan qui fut le premier à introduire ce sobriquet sur les pages du *Figaro*.

<sup>7</sup> Le ministère doctrinaire a été formé le 12 octobre ; le duc de Broglie démissionnera de ses fonctions le 1<sup>er</sup> avril 1834.

<sup>8</sup> *Le mie prigioni* ont été publiées à Turin chez l'éditeur Bocca en novembre 1832 et immédiatement réimprimées en Italie et en France. Sismondi lui fera un compte-rendu anonyme peu de temps après : « Silvio Pellico ou le proscrit italien », *Le Protestant de Genève*, t. II, mars 1833, p. 201-218 (nous avons republié ce texte dans M. Casalena, F. Sofia, « *Cher Sis* ». *Scritture femminili nella corrispondenza di Sismondi*, Firenze, Polistampa, 2008, p. 427-438).

avec son nom sur les lèvres, et je repassais avec horreur, comme avec enthousiasme, sur ces dix années de triomphe d'une belle âme sur la perversité humaine. Je vous ai souvent parlé de la beauté du vrai caractère Italien, de l'amour qu'il était fait pour exciter, je suis bien aise que celui de Pellico se soit ainsi révélé tout entier à vous, avec cette tendresse qui se reflète sur tous les objets, cette simplicité, cette naïveté qu'on ne trouve qu'en Italie. Je suis bien aise que vous ayez vu, non pas un, mais plusieurs de ces caractères angéliques, qu'on doit aimer avec passion quand on les connaît ; car Oroboni et Maroncelli ont des âmes comme celle de Pellico, et Maroncelli est à Paris, se traînant sur des béquilles avec une santé ruinée, pauvre et obligé de travailler pour vivre. Je l'ai vu, il y a onze mois<sup>9</sup>, et je sens un profond remords de ne l'avoir pas mieux vu, de ne l'avoir pas écouté, consolé, aimé ; il me semble que j'ai été auprès d'un saint, qui rayonnait la bonté et le pardon des offenses sur moi, et que je n'ai pas profité, que j'ai fermé mon âme à cette douce communication. Nous ne sommes pas de même religion, eux et moi, je ne veux pas dire seulement qu'ils sont catholiques et moi protestant, je veux dire qu'ils sont de la religion des poètes, des cœurs brûlants d'amour et d'enthousiasme, des imaginations puissantes, qui, se créant un Dieu à leur image, le rapprochent d'eux et en font leur ami et leur consolateur habituel ; je suis de la religion des logiciens, plus froids, plus raisonneurs, je m'élève à Dieu par cet univers qu'il a créé, par les lois générales qui le régissent ; la sagesse et la bonté sont ceux de ses attributs qui me frappent le plus, mais sans anthropomorphismes, sans faire son intelligence plus que son corps à l'image de l'homme, sans lui attribuer par conséquent [de] la tendresse à mon égard, au lieu de la bienfaisance universelle. Ces deux religions ne peuvent pas controverser l'une avec l'autre, elles tiennent à deux organisations différentes. Je ne puis pas plus croire et aimer à la manière de Pellico, que je ne puis être poète comme lui. Mais en pensant aux souffrances qu'il a éprouvées, je sens du soulagement à réfléchir qu'il avait une âme ainsi constituée, qu'il y trouvoit une consolation dont j'aurais été privé.

Mais vous, chère Eulalie, comment pouvez-vous conclure de ce livre qu'il ne faut pas de révolution en Autriche ? Ah! c'est là que je l'appelle de tous mes vœux, non pas seulement pour faire faire amende honorable, à genoux, aux yeux de l'Europe, à cette âme de boue sèche de l'Empereur, qui sans passions, sans colère, s'acharne à maintenir les minutieuses oppressions de détail des condamnés, comme il compte les boutons des uniformes de ses soldats, mais aussi et surtout par la dégradation profonde de l'humanité, lorsque des hommes bons et honnêtes, comme Pellico en a rencontré un grand nombre, se font un devoir d'exécuter des ordres atroces. Cette perversion de l'entendement et du cœur ne disparaîtra jamais devant les réformes, c'est une révolution qu'il faut à l'Autriche pour y opérer une cure radicale. C'est une révolution, justement parce que le peuple est bon et moral, et s'arrêtera devant les excès, tandis que l'esprit faux et étroit de l'empereur, qui n'a point de cœur et l'esprit machiavélique de Metternich, qui a un cœur mauvais, emploient constamment toutes les forces de l'Autriche au service du principe du mal. Quoique j'aime les Allemands, je regrette de vous voir au milieu d'eux, je regrette l'augmentation des distances, je m'inquiète des chances de mariage avec un Autrichien, qui vous éloignerait pour toujours de la France ; je m'afflige de l'impression que vous recevez de cette bonhomie presque universelle à Vienne, de cette gaité de la société, de cette manière dont

---

<sup>9</sup> Sismondi avait connu Maroncelli en mars 1832, lors de son court séjour à Paris qui fut interrompu par une épidémie de choléra.

la vie s'y dissipe doucement. On s'y réconcilie sans s'en rendre compte avec un ordre mauvais en soi, foncièrement mauvais et qui doit couler.

*Made votre mère m'avoit écrit une courte lettre le 17 Janvier<sup>10</sup>, avec une promesse solennelle de m'écrire de nouveau au bout de peu de jours. Elle sait bien que j'ai besoin de cette seconde lettre. Dites-lui combien son retard me fait souffrir. Dites ma tendre effusion de cœur à tout ce qui vous entoure et continuez à m'aimer comme je vous aime.*

J. C. L. de Sismondi

#### 4. À William Ellery Channing

Chesnes near Geneva 15 mai 1833

My dear Sir I have received a few days ago your kind letter of the 19<sup>th</sup> of November<sup>11</sup>, and the volume of discourses which accompanied it, for which I beg you to accept my warmest thanks, I have had such delight in perusing the first set, that I receive with joy a new food for my mind and my heart. I have forgot almost entirely the letter to which you answer, it is one of the consequences of the distance at which we live, but if I said that the friends of enlightened religion must wait, certainly I did not mean that they should cease their exertions, that you should not employ your noble talents in warning the mind, in enlightening the understanding, but that we should wait patiently the result, wait without feeling discouragement tho' we see no fruits. We are perfectly agreed in the necessity of disconnecting Christianity from its old form, both Catholic and Protestant, of receiving it henceforth as the religion of the progress, the religion of freedom, as well in government as in conscience. But the difficulty experienced by mankind in changing its must established habits, habits which have their hold on conscience and intelligence, is immense. Those who have lodged in their religion, as we are always inclined to do, whatever they had bet in their heart, who made of it the keep safe of their best sense of morality, of their sympathy for man, of whatever was poetic and noble in their feeling and their fancy, defend the all fabrick with all its outworkers, as if they would not lose a ceremony, or an offensive dogma without losing in the same time one of their noblest feelings: those on the contrary who have found in history what has been done by the priesthood, who feel in the present day what is still done, in the name of religion, to enslave mankind to turn morality into a trade, to buster indulgence against wealth or power, to impose faith, and sometimes blasphemous faith instead of sacrifice, will be incessant in their efforts to pull down the threatening fabrick. Both are right in their feelings, both are wrong in their endeavors, and the consequence[s] are incessant fluctuations between bigoted Catholicism, or Calvinistic rigorism, and absolute unbelief, without the one or the other making a true progress towards a religion that may satisfy the heart and mind, that may stand without endangering the freedom and intelligence of man. I believe I had told you to what degree the Italians had taken asses against Catholicism; a reaction has taken place, and most of all among the

---

<sup>10</sup> La lettre est conservée dans SASPe, FS, A.19.122.

<sup>11</sup> La lettre n'est pas conservée à Pescia, mais sa traduction française est partialement publiée par [E. J. Holland], *Channing, sa vie, ses œuvres*, avec une préface de C. de Rémusat, Paris, Didier, 1857, p. 195-198.

victims of the Austrian persecutions, a most charming book, le mie prigionieri of Silvio Pellico has made us feel in common those angelic men, an admiration for the Catholic faith, that is a complete defection, for it is their heart which is admirable and not their belief. I send you in the same time a review I had made in the Protestant de Genève<sup>12</sup>, and the book itself, or rather its translation. You will see that Pellico, Maroncelli, Confalonieri, and the rest are become staunch believers in the old Church. Some men of talent the authors of *la Giovine Italia*<sup>13</sup>, try indeed in the present moment to recommend Christian belief, and independence of the priest in the same time, to consult in the same time that revelation which we have in the heart, reason and freedom; but their task is a difficult one, and tho' clever men, I do not consider them as equal to the undertaking.

As to France, it is now falling from whatever is generous and noble. Everybody feels himself deceived in the King, in the ministry, in the representative system; the first, the élu de la nation, who was expected to love a revolution from which he has sprang, has showed himself, mean, selfish, ungrateful and desirous only of raising himself to a level to other Kings. The ministry, composed for the most part of honest and able men, has however listened only to the allurements of power, the irritation against all opponents, and the desire to retrograde; the house of Representatives at last has shown itself ignorant, inattentive, precipitate, passionate, and incapable of doing business. All the doctrines in which one had trusted have failed, all the principles are shaken; it would be necessary to raise a new theory to adopt a system of Republic yet unknown, for this last trial of kings has been decisive against them; all the feelings and the all the habits of France are against a federative government, and the result of popular election have not been such, to encourage to lay the whole power of the state in the hands of representatives. But after the sufferings of the last revolution, there remains no energy for such bold speculation. The nation sinks into selfishness, and love of pleasure and repose; again I say, one must wait, far as a time not distant there will be a return of energy, a new triumph of spiritualism over materialism, and it will be available to religion as well as politics. But can we wait? We go down in the vale of years, and better days will not come perhaps in time for us. I wish you may wait, dear Sir, you whose eloquence and wisdom may be so usefully employed. As to myself I have acted my part, happy, before I go of the stage to have become connected with such a man as you.

J. C. L. de Sismondi

## 5. À William Ellery Channing

Chesnes près Genève 20 octobre 1833

Dear Sir,

I received on the 26 of September the visit of yours friends M<sup>r</sup> Jakesmann and comp. in a moment of extreme anxiety for me, four days before my wife had experienced a very

---

<sup>12</sup> Voir la note 8.

<sup>13</sup> Mazzini avait connu Sismondi à Genève en février 1831. Leur correspondance comprise entre octobre 1831 et février 1832 fut publiée par volonté du révolutionnaire italien dans les premiers numéros de son journal *La Giovine Italia* : voir dernièrement F. Sofia, *Repubbliche allo specchio : Sismondi e Mazzini*, in L. Pagliai, F. Sofia (éd.), *Sismondi et la nuova Italia*, Firenze, Polistampa, 2011, p. 217-236.

dangerous fall<sup>14</sup>. She was still in great suffering, and I was myself very frightened not only for a limb that I thought broken, but for her general health. Happily she is now fast recovering, but my agitation made me bore all the pleasure of seeing your friends; perhaps the same cause and their kindness in drawing me out, made me also in that short visit talk much more than listen, which would have been much more profitable to me. I was not yet released from my anxiety when on the 3<sup>d</sup> of October M<sup>r</sup> Theodore Sedgwick<sup>15</sup>, the very pleasing nephew of my beloved friend passed also here; I was very unfortunate to be prevented from making the best use of two such opportunities of speaking of you, and of what interests you most. I learned however from them that you were a good deal better in health than I had reason to suppose from your preceding letter, and your note to your last sermons. There are made for a series of Sundays the ground of our domestic devotions with my wife, and my enjoyment has been great to find that constant union of religion warmth and of reason, of the doctrines that purify the heart, with the encouragement that develop the understanding, and teaches us to set the true value on the noblest of human faculties. The contrary disposition is but the common among the English writers, quite as much as among the Catholics; and I felt vividly what a happy influence such preaching must have in all countries, but perhaps more in such a country as yours, where the absence of an established Clergy must tend to push the sects to vege one against another in stronger excitement: he who speaks most to the feeling to the imagination, who put his hearers into convulsion has better chances to be the more popular. When the late divisions among our Clergy, upon dogmatic questions, which were imported to us from England, inclined several of them to propose the adoption of the American system of perfect equality, my great objection was that the most reasonable ran always the risk of being the worst attended and the worst paid, and I think it is very much to the honor of the New Englander, I should almost say as much as of yourself, to see the ascendant you have taken upon them. Before our late quarrels the general direction of the predication at Geneva, was to enforce successively, to expose and discriminate all the several questions of morality, and in no light seemed the institution of the pulpit to be more beautiful than in that. Those must be very superficial observers who think that morality consist of very plain motives and that the subject is soon exhausted. The more on the contrary one studies of it, the more the field enlarge. One may judge of it by the thousand, and thousand of books written on casuistry in the Catholic Church. The secret of the confessional, and the necessity of granting at last absolution, to maintain the sacerdotal power, have certainly biased the casuists, and created by their help what has been called the Jesuitical system of morality. However great progresses were made also by them in that noble science, and we must perhaps look to them more than to the gospels for the establishment of the entire system of Christian morals. However it is still less the complete exposition of the system of ethics, than the enforcing of the particular points required by the prevalent vice in a nation, that I should require from the Clergy; and under that point of view I wish to know from you, dear Sir, whether the American Clergy does its duty against the crying sin of the nation, the absence of charity towards those differing in color. I confess that all my

---

<sup>14</sup> Jessie Allen était tombée d'une chaise et s'était cassé un bras.

<sup>15</sup> Theodore Sedgwick III (1811-1859) était le fils de Theodore Sedgwick II et de Susan Ann Livingstone, et donc neveu de l'amie de Sismondi, Catharine Anne Sedgwick.

admiration for American freedom, American intelligence, American justice, American religious feeling, disappear, are superseded by a sentiment of horror, when I read of slavery in the south, of the enactment of legislation in the 3 or 4 last years in Louisiana, Carolina, Georgia etc. against free men of colony, against the press in relation with slavery<sup>16</sup>. The crime of the slave holder in America, as robber of the toil and prosperity of his slave, as murderer when he hastens his death by overworking, or underfeeding, letting alone the atrocities of chastisement, as corruptor of his morality, seems to me still more horrible than in the islands, for it is still less called for the climate and the nature of industry. Besides, all over the world now the governments set earnestly at work to diminish the horrors of slavery; in the free states of America alone those horrors are increasing, both as to the number of the victims, and as to the atrocity of the legislation. The Northern States, those in which slavery is not tolerated are far from being undeserving of blame; in none of them is the free man of color treated as an equal by the white, in none are they spared the indignities of exclusion from the friendship, from the parlour, from the table of their fellow man, in none have ere seen combinations made to raise some men of colors, first by education, than by election to the higher dignities of the state, to the bench of the judge, the seat in the assembly and in congress; however honors granted to individuals would retrieve the whole race. In a democracy an action perhaps may be exercise on popular feeling and popular prejudices, but by their religious instructor; do the clergymen in the United States accomplish their duties in that respect both by their predication and by their example. The Catholic clergy has done it, not unremittingly, not without exception, but however to a great extent, in all the countries which slavery existed in Europa, in those where it still exist, and in the Catholic colonies of Spain and Portugal. The priest, intolerant for any error in the faith, maintained at least a true brotherhood among all true believers: the same must be said of Musulmans preachers, they constantly toiled to lessen the horrors of slavery for the Moslems, and in general made it criminal for a Moslem to hold a Moslem in bondages. When I read of the horrors out your Southern States, I cannot but ask, is there a preacher of the Gospel in those states? Or are the reformed clergymen slaveholders? An immense event for the new world is the determination of the English Parliament to redeem its own slaves<sup>17</sup>. I hardly conceive how your Southern States may resist such an example. I fear that it is true that the English are not gone to work in the best way. I fear that such a large population of journey men will be difficult to manage while it was easy to make them an industrious and happy peasantry. But what discourages me most is that the planters are fond of slavery not from the love of gain but the love of oppression. It would not be difficult to convince men that the slave countries are the less starving, but we cannot tell them with any truth that after giving up slavery they could indulge with the same freedom all the most brutal passions and anger cruelty, despotisms, and loss.

---

<sup>16</sup> Sismondi se réfère probablement au durcissement de la condition des Noirs dans le Sud des Etats-Unis à la suite de la révolte de Southampton en 1831 : voir à ce sujet T. Bisson, *Nat Turner : Slave Revolt Leader*, Philadelphia, Chelsea House Publishers, 1988.

<sup>17</sup> En août 1833 avec le *Slavery Abolition Act*, le Royaume-Uni avait supprimé l'esclavage dans la plupart de ses colonies.

We have in Europe every reason to hope for some progress, both in constitutional liberty, and in the liberty of intelligence, from death of the King of Spain<sup>18</sup>. I do not believe indeed that there may be great talent, or great love of freedom in a Bourbon Princess, and a sister of the King of Naples, nor perhaps in any queen. Whatever, and indeed her first manifesto, to the Spanish nation promises nothing at all, but situation is stronger than either feeling or prejudice; the enmity of Don Carlos and the Apostolics must force her to have recourse to the liberals. The two factions are in Spain almost equally balanced; the whole of the peasantry, led by the monks is absolutist; almost the whole of the inhabitants of town (the rabble excepted) are liberal, and supported by the army. In that equality the party seconded by government, with the help of the treasury, the arsenals, the police, the port, must remain the stronger. If the Spanish peninsula enters once truly in the way of progress, its influence over Italy will be great in its turn, and we may hope that this last unhappy country will be delivered at the first war from its intolerable oppression. There also the liberals begin to retrace their footsteps, and lean towards religious opinions in a very notable manner. *I may perhaps beg leave to ask the honor of your correspondence, for a Tuscan Priest, a Mr. Lambruschini<sup>19</sup>, whose uncle is a Cardinal, and who unites in a remarkable degree a strong religious sentiment, a strong love of freedom, and the desire of a new reform in his church. He is now writing upon the new direction desirable in the religion of Italy, but I hardly know when and where he may publish his book.*

I meant that a long letter should keep proportion to the long distance that separates us, but now I begin to feel ashamed of my endless verbiage: take it at least as a sign of the confidence as well as high regard which you have inspired. Your most ob. serv.

## 6. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chesnes 10 novembre 1833

Je suis bien aise de vous savoir à Vienne, ma chère Eulalie, voici l'hiver qui s'approche et je me figure qu'il sera sévère, après deux hivers aussi doux que les derniers ; la bise que j'entends souffler à présent avec cette colère croissante qui semble s'acharner contre les dernières feuilles, me fait souvenir de vos vents d'est d'Autriche, dont l'impétuosité glaciale me semble plus formidable encore. Mais en laissant le froid de côté, encore désirerois-je vous commenciez votre noviciat de la société de Vienne. Peut-être si vous ne faisiez que la comparer à celle de Paris en vous demandant laquelle vous plait le plus, regretteriez-vous la distance ; mais vous avez mieux à faire, puisque votre destinée vous appelle à bien voir des lieux si divers, les différences dans l'esprit des hommes et leur cause ont pour vous un intérêt plus relevé que celui de l'amusement. Sous quelques rapports vous voyez à Vienne la France d'il y a cinquante ans, *c'est même leur prétention* ; sous d'autres l'Autriche vaut beaucoup mieux, sous aucun je crois elle n'est inférieure à la cour de Louis XVI : il y a un sérieux, une

---

<sup>18</sup> Le roi d'Espagne, Ferdinand VII, était décédé en septembre 1833 laissant comme héritière au trône sa fille, Isabelle. Sa décision qui excluait son autre enfant, Charles de Bourbon, déclencha la guerre civile.

<sup>19</sup> Raffaello Lambruschini (1788-1873) était un pédagogue et agronome qui habitait en Toscane. Il était très lié à Giovan Pietro Vieusseux et à Bianca Milesi ; il a oeuvré toute sa vie pour la réforme de l'Église catholique. Son oncle, Luigi (1776-1854), était cardinal et secrétaire d'État.

loyauté, une affection sympathique dans le caractère allemand, qui résistent à toutes les causes démoralisantes ; même quand ils se jettent par la fenêtre pour se faire légers, ou qu'ils se parjurent tous les matins pour se faire habiles, les vestiges de la loyauté Allemande demeurent toujours ; je ne m'étonnerais pas qu'on les put reconnoître même dans Metternich. Mais cette double influence du Gouv[ernemen]t et de la race est curieuse à étudier, et fera bien penser, j'en suis sûr la testa quadra de ma chère Eulalie.

Je suis bien aise encore de vous savoir à Vienne ; ce n'est que là que pourront se présenter à vous les chances de faire le bien, le plus grand bien qui ait été donné à l'homme, de soulager la plus haute vertu luttant contre l'infortune. Votre mère m'avoit dit qu'elle n'oublieroit pas un instant Confalonieri<sup>20</sup> et ses compagnons d'infortune, et qu'elle ne s'arrêteroit dans ses efforts pour eux qu'au moment où elle sentiroit qu'elle leur fait plus du mal non du bien par sa sollicitude : elle n'avoit pas besoin de le dire : qui peut en douter en la connoissant, mais ses efforts ne peuvent commencer que depuis qu'elle est rentrée à Vienne. Il y a en Autriche, comme en Espagne, comme en Turquie, de la cruauté sans colère, et même avec pitié pour ceux qu'on écrase ; le gouvernement est comme une machine à vapeur, qui aveugle et sans conscience, brise, déchire, réduit en bouillie ceux qui se trouvent à la portée de ses mouvements, sans qu'on lui en garde plus de rancune qu'à la grêle ou aux inondations. Aussi les gens du pouvoir à leur tour ne sont point échauffés par l'esprit de parti ; ils comprennent ceux qui souffrent, ils en ont même pitié, mais ils poussent sans scrupule la roue qui va passer sur eux. Ce n'est pas ainsi qu'on est en France, le gouvernement est en colère contre les vaincus. Mais je voudrais troubler cette quiétude autrichienne ; je voudrais qu'ils sçussent enfin ce que le monde pense d'eux, ce que la postérité en dira: qu'ils n'en croient pas la France avec laquelle ils sont en rivalité, à la bonne heure, mais qu'ils écoutent du moins l'Angleterre; il y a un article admirable dans le N° 116 de l'Edinburg Review, July 1833 page 476, sur Pellico et son emprisonnement<sup>21</sup> ; il est écrit avec un sentiment plus profondément religieux qu'on ne trouve habituellement dans ce journal ; il est beaucoup plus exempt d'esprit de parti, mais il en exprime d'autant mieux l'horreur, la profonde horreur qui s'attachera dans tous les siècles à venir, et chez toutes les nations, aux maîtres du Spielberg que Pellico a rendu à jamais célèbres. Ma femme aurait voulu traduire cet article et l'envoyer à l'Emp[ereur] lui-même. Hélas ! je crains qu'il n'ait pas besoin de rien apprendre à cet égard, et que ce ne fut pas la manière de lui faire comprendre que c'est pourtant là ce jugement du monde entier sur lui, qui surnagera à toutes nos querelles, toutes nos questions douteuses, toutes nos différences de systèmes.

*Je n'ai point eu de réponse de Mad<sup>e</sup> de Broglie après la mort de M<sup>lle</sup> Randall<sup>22</sup>. On me dit qu'elle sent cet événement avec une profondeur de douleur que je n'aurais pas attendue ; car je ne voyois dans cette relation, que la puissance d'une longue habitude, l'association à une foule de souvenirs tendres et chers, mais non une vraie sympathie, puisque je n'avois jamais vu d'êtres plus dissemblables. Je croirois que Mad. de*

<sup>20</sup> Le 10 mai, Sismondi avait rencontré à Lausanne Victorine Beaupoil de Sainte-Aulaire lorsque celle-ci se rendait à Vienne.

<sup>21</sup> Il s'agit d'un compte rendu anonyme de *Le mie prigioni* et de ses traductions française et anglaise : cfr. *Edinburgh Review*, t. 116, 1833, p. 476-486.

<sup>22</sup> Fanny Randall était la confidente de M<sup>me</sup> de Staël et après la morte de celle-ci, elle vécut avec la famille de Broglie. Elle était morte le 8 octobre.

*Broglié attendoit au contraire de moi, quelque chose de plus personnel dans mes regrets, et ma lettre ne l'aura pas satisfaite [...]*

## 7. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chesnes 31 août 1834

J'ai laissé passer une semaine presque entière, chère Eulalie, sans répondre à votre charmante lettre<sup>23</sup>, pour me soumettre aux règles de travail que je me suis prescrites, dont l'une est de réserver pour le Dimanche toutes les lettres d'amitié : c'est le jour du délassement, c'est aussi celui du culte du cœur, et il me semble qu'il y a ce jour-là un double plaisir à revenir à ceux que j'aime. Mais, dans l'intervalle, j'ai relu je crois trois fois votre lettre, et toujours en m'attachant davantage à vous. Je sens bien à présent que vous laissez courir votre plume avec confiance, que vous savez que vous êtes tendrement aimée par celui auquel vous vous adressez, que vous n'avez pour lui aucun besoin de vouloir paroître ; mais je sens mieux encore que plus votre plume court librement, et plus il faut s'étonner de sa puissance, plus je vois avec étonnement des connaissances si variées et si approfondies avoir formé l'esprit au lieu d'enrichir la mémoire ou la surcharger, et avoir donné seulement l'occasion d'exercer le jugement le plus juste, de développer les plus nobles sentiments. Réellement je commence à croire que le pouvoir sera bientôt enlevé aux hommes comme indignes, pour être déferé aux femmes, voire aux jeunes filles, il n'y a plus qu'elles qui étudient, et je dirais presque qui pensent. Ne seroit-ce pas la conséquence de cette multiplication de journaux que les femmes lisent beaucoup moins que les hommes ? Ils accoutument à prendre toute son instruction à la volée, à croire tout savoir parce qu'on a entendu parler de tout. Tandis qu'au fait on n'a lu que d'un esprit distrait ces feuilles qui ont été écrites sans méditation et sans études. La littérature facile de nos jours est presque aussi futile que les journaux, et vous devez peut-être de la reconnaissance au mauvais ton qui y règne si souvent ; il a exclu ces livres d'émotions sans études de votre bibliothèque, il vous a laissé ainsi le temps de passer de Sophocle à vos poètes hongrois, et de revenir ensuite des fortes pensées de ceux qui avoient une vie sérieuse, aux fortes pensées qu'on est étonné et charmé de trouver sous la plume d'une jeune fille.

Vous n'avez fait que passer à Paris, et je vois que malgré la joie de rentrer dans la patrie, malgré l'attrait de cette conversation que personne n'entend comme les Français, vous y avez plutôt reçu une impression triste. Il me semble que chacun la ressent, j'en suis frappé par tout ce qui m'en revient, mais comme je juge de si loin *et sur des hommes seulement*, je voudrais en savoir davantage. Il me semble qu'un sentiment de disinganno sur toutes les illusions politiques est au fond de cette langueur, de ce dégoût de pensée, de cette manière dénigrante de juger toutes les personnes. Tant qu'on aspirait, il y avoit une émulation, une vie, une confiance, qui ne permettaient pas à l'ennui d'approcher. Arrivés on n'a pas trouvé tout ce qu'on cherchait, et après avoir accusé les uns après les autres tous ceux qu'on pouvait soupçonner d'avoir escamoté le paradis terrestre, où l'on s'était figuré d'entrer, on se dégoûte même des bonnes choses qu'on trouve à la place. Pour moi je reste fidèle à cette

---

<sup>23</sup> Il s'agit de la lettre du 22 août, que Sismondi avait reçu le 25 (SASPe, FS, A.19.6).

liberté qui a été la passion de ma vie, mais sur laquelle je ne me faisais point de chimères. J'écris de nouveau avec ardeur sur ces sujets que personne ne se soucie plus de lire ; et de nouveau aussi, chère Eulalie, parce que vous êtes mon enfant, mon amie, je vous demande de lire les brochures que j'ai déjà publiées, les autres qui vont arriver successivement dans cette Revue d'Economie politique<sup>24</sup> que j'ai adoptée, et que je voudrais bien mettre à la mode.

Votre voyage dans le Tyrol m'a fort intéressé : je vous porte envie d'avoir cette activité d'esprit, cette force de corps, cette présence de mémoire qui vous fait aller tout voir et profiter de tout. Pour nous, voyageant dans le même temps que vous, nous passions au piè des monuments sans avoir le courage d'aller les chercher, sans avoir présents les souvenirs qui leur auroient donné du prix ; nous nous contentions des jouissances que nous pouvions atteindre, en paresseux ou en infirmes, de notre voiture ouverte. Pour le peu que je sais des souvenirs du Tyrol, ils n'ont pas mérité cette longue affection, ces tendres souvenirs qu'on leur conserve. Ces Comtes ne valaient pas mieux que les Comtes d'Anjou ou de Poitou en France ; mais toute la grande féodalité de France est éteinte depuis trop longtemps, pour que personne songe à s'attendrir pour Foulques le Réchin, ou Conan le Tort ; pour que personne donne à son affection pour son pays, pour sa montagne, la forme d'un souvenir poétique de l'un des oppresseurs du temps passé. La féodalité a été en Allemagne une chose persistante, et, bonne ou mauvaise, elle s'est identifiée avec la patrie ; en France au contraire c'était seulement une maladie du corps social, qui apparaissait après les grandes calamités, après les invasions des Normands, après le changement de dynastie, après les guerres des Anglois, après les guerres de religion, et qui étoit détruite par tout retour à l'ordre.

*Si vous revoyez M<sup>r</sup> de Sion<sup>25</sup>, dites lui combien vivement j'ai pris part à ses souffrances, combien je désire son rétablissement. Demandez lui aussi s'il sait quelque chose de son ancien ami l'avocat Rubin<sup>26</sup>. Celui-ci étoit un homme de beaucoup de mérite et de vertu, qui a fait une haute sottise, en se mettant à la tête de l'affaire de Savoie en Février, et pourtant je crois que M<sup>r</sup> de Sion n'auroit pas cet air isolé, dégouté de tout, incapable d'aimer, s'il avoit dans le cœur la chaleur qui fait faire une sottise semblable.*

*Dites à Mad votre mère, à Mad votre sœur, toutes mes tendresses. Vous reverrai-je tous ? Irai-je vous chercher à Paris ? L'envie m'en renait bien vivement au cœur, et ma femme ne la laisse point refroidir, elle me propose souvent d'y donner rendez-vous à une partie de sa famille. Mais souvent aussi il est vrai je sens le besoin d'aller revoir et consoler en Italie ma pauvre sœur ; et puis la force du corps, la puissance de mouvement s'en va. Je ne sais si je pourrai satisfaire mes désirs, mais du moins je sens bien ceci que je me plains à vous redire, c'est que je vous aime tendrement, que je vous aime toutes trois, et que ma femme vous aime de tout son cœur avec moi.*

*J. C. L. de Sismondi*

---

<sup>24</sup> La *Revue mensuelle d'économie politique*, parue entre 1833 et 1836 et à la quelle Sismondi collaborait assidument, était dirigée par le jeune économiste Théodore Fix : voir à ce sujet A.G. Ricci (éd.), *La « Revue mensuelle d'économie politique » nelle lettere di Théodore Fix a Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi*, Roma, Ministero per i beni e le attività culturali, 1999.

<sup>25</sup> M. de Sion, également ami de la marquise de Dolomieu, était employé dans une maison de commerce.

<sup>26</sup> L'avocat Basil Rubin (1793-1866) était un homme politique d'Annecy et l'un des principaux organisateurs de l'expédition révolutionnaire en Savoie qui avait été menée la même année.

## 8. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chesnes 22 février 1835

Oui, chère Eulalie, pensez à moi quand vous êtes réunis, car je vous aime comme si vous étiez mes enfants, je vous aime en me glorifiant de vos facultés, comme si j'y avais eu quelque part, en jouissant de vos plaisirs comme si je pouvais être au milieu de vous, en aimant ceux que vous aimez comme si je les connoissois. Comme je vous félicite d'avoir de nouveau votre sœur auprès de vous<sup>27</sup>, et comme je sympathise aux émotions qui vous attendent, puis à votre joie, quand vous la verrez mère, et qu'elle rendra à son tour avec autant d'intelligence que de tendresse ces soins que vous avez reçus dans votre enfance et qui ont produit de si heureux fruits. Que je vous sais gré, chère Eulalie, de vouloir rester bonne française, de le vouloir en connoissant si bien l'étranger, et en relevant aussi avec tant de finesse et de justesse ce qui manque à vos compatriotes : après tout, ce qui manque le plus essentiellement c'est peut-être le patriotisme, le défaut ne se fait que trop sentir dans la vie publique, mais il rejaillit aussi sur la vie privée, sur l'esprit et les habitudes de société. Les anciens et tous les peuples qui ont eu une vraie grandeur faisaient les citoyens pour la patrie, toute la philosophie actuelle tend à faire la patrie pour les citoyens. Cela paroît sans doute plus logique, mais l'effet sur le caractère au lieu d'exalter dégrade, car nous ne devenons jamais rien de bon ou de beau que quand nous plaçons notre but en dehors de nous. En attendant, toutes les institutions de la patrie ont été jugées avec la mesure de l'utilité, et cette mesure s'est trouvée d'autant plus courte que notre vue a été plus faible. Il n'est plus resté de respect, dans les têtes et les cœurs français, ni pour les hommes, ni pour les choses. Le mot de respect sortira, je pense, du langage, car il ne signifie plus rien, et avec lui s'en va ce qu'il y a de plus beau, de plus purifiant dans les affections. Chacun croit se grandir, en plaçant au-dessous de soi, sous prétexte de les apprécier, et les institutions publiques, et les formes convenues *de la société*, et les hommes, les hommes à grande réputation surtout, qu'on se plait à montrer n'être que de petits hommes. Ce constant petit travail de dénigrement est la vie des journaux ; mais observez la société, vous l'y trouverez tout entier. Chacun démolit à son côté tout ce sur quoi il peut porter la main, et puis lorsqu'on a fait table rase, lorsqu'on n'a plus laissé autour de soi rien qui remplisse le cœur ou qui frappe l'imagination, faut-il s'étonner si un ennui général, un disinganno, un sentiment blasé, dont encore on tire vanité, deviennent le caractère de la société, comme vous vous en plaignez. Je suis indigné de voir les jeunes français, ceux qui appartiennent à la société, faire un objet de moquerie de ce qui les distingue entre les autres nations, de leur prérogative d'hommes libres, et de la part qu'ils ont à la souveraineté. Je suis indigné quand j'entends ces phrases qui me retentissent encore aux oreilles, la séance sera amusante aujourd'hui à la Chambre, il y aura du train, il y aura du scandale. Ils se sont fait une comédie de ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, de la décision de la destinée d'une grande nation, et il ne faut pas se dissimuler qu'ils aient eu une réaction funeste sur ces grandes assemblées. Ils ont voulu y voir une farce, et les orateurs n'ont été que des farceurs. L'absence de toute bonne foi, de toute dignité, de tout respect, fait rougir tous les jours

---

<sup>27</sup> La première fille du comte de Sainte-Aulaire, Victorine, avait épousé une année avant le comte Emil de Langsdorff. Une fois enceinte, elle était retournée dans la maison familiale d'Étioles.

ceux qui lisent les débats des Chambres, du scandale que donnent ceux qu'on devait croire l'élite de la nation française. Mais pour le peu que je connois de la littérature française moderne, le même caractère s'y fait sentir aussi. Ce qui étoit grand, élevé, puissant dans l'esprit des hommes, y est bien employé quelquefois encore, mais c'est pour l'effet, sans conviction, sans bonne foi. L'auteur semble encore vous dire, je vais vous émouvoir, mais je suis au-dessus des moyens que j'emploie, car moi je ne respecte rien, je ne crois rien. C'est toujours le même vice, l'individu se mettant au-dessus du principe. Sa vanité qui veut lui soumettre toute chose, au lieu qu'un noble orgueil s'attacherait à une chose plus grande que lui. Dans une précédente lettre vous me parliez avec approbation du ton religieux qui commence à reparoître dans la littérature, j'en reçois je l'avoue l'impression toute contraire. C'est une religion pour les effets, on l'emprunte pour son poème, on en habille au besoin ses personnages, mais en laissant entrevoir que ce sont des costumes poétiques qu'ils déposeront au foyer du théâtre. Ce n'est pas même de l'hypocrisie, ce n'est que de l'affectation. De là vient que la religion qui s'étale dans les modernes ouvrages d'histoire, ceux que je connois le mieux, est une religion sans morale. *Michelet se fait l'apologiste de la persécution des Albigeois* et *Capéfigue de la St. Barthélemy et de Philippe II*<sup>28</sup>. Ce sont à leurs yeux de grands effets, des effets poétiques. Oui, pour ceux qui ne croient ni à la vérité, ni à la différence du bien et du mal.

*Mais n'ai-je pas trop prêché, chère Eulalie. Je crains que ce défaut ne me gagne tout à fait. Il est aussi celui de mon âge, de cette lenteur des vieillards à prendre les impressions d'autrui, et de ce penchant à s'abandonner à l'idée qui naît en eux. Il faut bien dire aussi que personne ne me feroit moraliser comme vous. Il y a une raison si élevée dans vos lettres, on y voit si fort l'action d'une forte pensée sur de fortes études que c'est au philosophe Eulalie, non à la jeune fille, à la tante encore en herbe que je suis entraîné à m'adresser.*

*Je continue à ne recevoir que les plus tristes nouvelles d'Italie. Le troisième fils de ma sœur, qui est malade aujourd'hui, ne passera pas le printemps ; la fille qui a déjà échappé à plusieurs maladies mortelles, échappera peut-être encore cette fois, mais elle est bien mal, le père semble retomber dans ses humeurs noires qui sont une éclipse de la raison ; la mère dont les yeux éteints avoient eu récemment de nouvelles heures de clarté, les perd de nouveau par ses chagrins*<sup>29</sup>. *Le monde me semble plus sombre que jamais, et cependant dans notre petit cercle nous sommes heureux, mais désormais nous ne sommes heureux qu'en tremblant. Dans ce cercle nous aimons tendrement. Chère Eulalie pousse-je avant de mourir voir votre bonheur assuré par une association digne de vous. Quand je vois un jeune homme vraiment distingué, ma première pensée est presque que ce n'est que comme cela que je voudrois que fut l'époux d'Eulalie. Cette pensée m'est venue hier à la visite de deux jeunes Piémontais que peut-être vous aurez occasion de voir, car ils partent demain pour Paris. L'un c'est un marquis de Cavour, l'autre un comte de Santarosa*<sup>30</sup>. *Je fus frappé de tout ce qu'il y avoit de sérieux, et en même tems d'animé dans leur esprit de cet avenir, de cette espérance qui contrastoient avec le découragement et l'ennui qui vous choquent dans les jeunes français.*

<sup>28</sup> Sismondi se réfère probablement au *Précis de l'histoire de France* de Michelet, qui était sorti en 1833 et à l'*Histoire de la réforme, de la Ligue et de Henri IV* de Jean-Baptiste Capéfigue, parue l'année suivante.

<sup>29</sup> Sérine, la sœur de Sismondi, avait épousé en 1798 le patricien de Pescia Anton Cosimo Forti dont elle a eu sept enfants. Son sixième enfant, Carlo, mourut peu de temps après, sa quatrième, Enrichetta, fut souvent malade.

<sup>30</sup> Il s'agit du marquis Camillo Benso di Cavour, futur premier Président du Conseil de l'État italien, et de Pietro di Santarosa. Tous deux étaient passés pour Genève avant de visiter la France et l'Angleterre. Dans les fragments du journal de Cavour qui nous sont conservés, il rappelle à la date du 2 février avoir suivi une leçon d'Antoine Cherbuliez à l'Académie en compagnie de Sismondi (cfr. C. Cavour, *Diari (1835-1856)*, I, A. Bogge [éd.], Roma, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1991, p. 208).

Je vous demande, chère Eulalie, de lire mes articles du Prince<sup>31</sup> et de m'en parler. Ce désir vous montrera peut-être encore mieux que ma sérieuse lettre ce que je pense du philosophe Eulalie. Parlez à tous les vôtres de mon tendre attachement, et continuez à m'aimer. Adieu.

## 9. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Rome 20 février 1837

C'est seulement avant-hier, à notre arrivée à Rome, chère Eulalie, que j'ai trouvé votre lettre du 21 décembre<sup>32</sup>. Ne vous étonnez pas de mon silence, et n'allez pas croire que je suis trop découragé des choses du monde pour soutenir la correspondance de ma jeune amie. Les menaces du choléra nous avoient fait abandonner la pensée d'aller à Rome. Je sens bien que c'est un devoir de braver un tel danger pour suivre les personnes qu'on aime, pour servir les affaires de son pays, pour les siennes propres, mais il me semble qu'il y a quelque chose d'immoral à courir un tel danger seulement pour chercher le plaisir ; c'est même un grand signe de dureté de cœur de croire qu'on peut trouver du plaisir au milieu de tant de douleurs. Le danger à présent a cessé pour Rome, quoiqu'on dise que la maladie s'est manifestée dans neuf points différents des Etats-Romains, et qu'elle y a toujours été supprimée par les précautions sanitaires, mais ces mêmes considérations nous empêcheront je crois d'aller à Naples, et cependant ici je languis pour Naples, si rapproché du vrai midi, je désire ardemment le revoir, car je l'avoue je ne suis pas de ceux que Rome enchante. Ici au contraire je regrette sans cesse Pescia, et pour la beauté de la nature et de la végétation, le charme des points de vue et des promenades, la propreté, le confort, le bonheur universel de la population. Rome m'inspire une profonde tristesse ; peut-être les jeunes gens à qui tout sourit et qui respirent le bonheur, aiment-ils assez comme variété, respirer momentanément une atmosphère de mélancolie ; à mon âge, je n'ai plus besoin de l'aller chercher artificiellement ; et qu'est-ce qu'on peut voir ici qui n'inspireroit pas de la tristesse ? Ces tombeaux sur des tombeaux, de tout ce que nous avons admiré de plus grand dans tous les âges ; cette vertu et ce bonheur, et cette sagesse qui sembloient les productions naturelles de cette terre bien heureuse, et qui en sont si complètement exilées aujourd'hui, tout attristé dans le passé, dans celui que la mémoire ressuscite, des vieux peuples d'Italie avant les Romains, de ceux-ci au beau temps de la République, des Romains de moyen âge, de Crescentius, de Brancaleo, de Cola de Rienzo, tout attristé bien davantage dans le présent. Avec quel serrement de cœur j'ai traversé ces campagnes désertes de Narni jusqu'ici, ces campagnes si fertiles où tant de millions d'hommes pourroient trouver une heureuse existence, et où l'homme est devenu aujourd'hui bien plus rare que le sanglier, et bien plus malfaisant aussi. Même en plein jour nous avons été obligés de prendre une escorte autour de Monterosi, et presque aucun voyageur n'y passe à présent sans en prendre une. Cette désolation m'affecte d'autant plus douloureusement, que j'y vois des

---

<sup>31</sup> Cfr. Sismondi, « Du prince dans les pays libres, ou du pouvoir exécutif », *Revue mensuelle d'économie politique*, t. III, p. 193-233 et 267-316.

<sup>32</sup> La lettre est conservée dans SASPe, FS, A.19.46.

pronostics pour notre avenir à tous, qu'elle me semble la conséquence de la route dans laquelle nous sommes entrés, et que nous suivons avec d'autant plus d'ardeur qu'elle devient plus dangereuse. Tous les propriétaires vous disent ici sans hésitation, que la terre leur rapporte beaucoup plus quand ils la laissent absolument inculte, et qu'ils se contentent du pâturage. Ils ont donc supprimé tous les paysans par économie et en suivant ce système nous sommes en train de retrancher le genre humain pour le plus grand avantage de la richesse. Partout où la propriété est réunie en grandes masses, on court risque d'être entraînés dans le système romain, ou plutôt les riches y seront nécessairement poussés s'ils ne mettent pas un sentiment d'humanité et de bienveillance à la place d'un misérable calcul. C'est ainsi que je rentre toujours et à tout propos dans mon économie politique ; en effet elle me semble embrasser le sort de l'humanité tout entière, mais malgré mes efforts je ne puis lier de conversation sur ce sujet. Je ne puis obtenir qu'un seul de mes amis m'écrive un mot sur la publication de mes deux volumes de sciences sociales, ainsi je suis bien résolu d'écrire à mon libraire de ne plus donner à personne des exemplaires de mes livres. Mais aussi je me sens découragé, je ne travaille plus, je n'ai rien fait à Florence, moins encore m'est-il possible de rien faire à Rome, et c'est peut-être une des causes de la tristesse que j'éprouve ici. Hier j'allai voir votre petite maison de Porta Salaria<sup>33</sup>. Le jardinier ne consentit qu'avec peine à me laisser entrer dans le jardin, assurant que ses ordres étaient précis pour fermer la porte à tout le monde ; quant à montrer la maison, il ne faillit pas même y songer. Nous y cueillîmes parmi les fleurs sauvages une jonquille devenue sauvage aussi ; mais qui cependant sembloit conserver dans son exil le souvenir d'une autre patrie. Mes deux dames trouvèrent la vue belle, je vois bien que c'est au défaut de mes yeux que je dois attribuer le peu de plaisir que me donnent les vues romaines ; dans les pays de montagnes, de grandes masses rapprochées et dont je distingue tout au moins les principaux traits me ravissent souvent, mais ici il me semble que ce que vous nommez beau sont des détails de l'horizon qui m'échappent complètement, et des teintes qui pour d'autres yeux sont riches et chaudes, tandis qu'elles se confondent toutes pour moi en un brouillard grisâtre. Ainsi la villa aussi m'a donné de la tristesse, elle me disoit seulement que mes amis étoient bien loin, et que les jouissances qu'ils avoient eues, et qu'ils aimoient à penser que je partagerois, n'étoient point à ma portée.

*Je n'ai vu de Français ici que M. de la Tour Maubourg<sup>34</sup>, qui par parenthèse est l'homme le plus glacial, et le plus glaçant que je connoisse. Il m'a dit que Mad votre belle-sœur étoit fille ou nièce de M. d'Estourmel, l'ami de M. de Sainte-Aulaire<sup>35</sup>. Je croyois être sur que c'étoit une Dame du Pays de Vaud, expliquez moi je vous en prie cette contradictoire. Il me semble qu'on me fait tort quand on en sait plus sur vous tous que je n'en sais, quand on a la prétention de vous aimer comme je vous aime.*

Il est singulier que nous nous soyons remis en même temps à relire Adolphe de B. Constant. J'en ai été fort mécontent. Quand je l'avois lu la première fois les habitudes de l'esprit de Mme de Staël et de sa société avoient plus d'empire sur moi. J'avois une vraie amitié pour Benj[amin] Constant, je conserve beaucoup d'affection pour sa mémoire, mais ce livre m'a en quelque sorte humilié en lui comme vous dites. On diroit que l'auteur ne savoit pas même qu'il y eut telle chose que le sentiment de la vertu et du devoir. Et ce n'est

<sup>33</sup> Le comte de Sainte-Aulaire a été ambassadeur à Rome du printemps 1831 à décembre 1832.

<sup>34</sup> Il s'agit du marquis Florimond de Fay de la Tour-Maubourg, alors ambassadeur de France à Rome.

<sup>35</sup> Le premier né du comte de Saite-Aulaire, Louis, avait épousé la fille du comte François-Marie-Joseph d'Estourmel, Alphonsine Azalais.

pas lui seul qui semble incapable de voir la lumière, on diroit que toute sa génération, que le monde dans lequel il avoit vécu, avoit perdu avec lui le plus précieux des sens, le sens moral.

Ma chère Eulalie, vous voyez que je m'affermis dans l'habitude de vous écrire comme à un vieux philosophe, mais cela ne m'empêche pas de vous aimer comme une jeune fille, et comme la fille de mon amie la plus chère. Adieu.

J. C. L. de Sismondi

## 10. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Pescia 28 mai 1837

*J'ai laissé passer assez longtems chère Eulalie avant de répondre à votre lettre, qu'au reste je n'ai reçue qu'à mon arrivé ici le 6 mai<sup>36</sup>, mais dans l'intervalle j'avois éprouvé assez de trouble et d'allarme. Des son arrivé ici, ma femme qui sembloit avoir joui du voyage jusqu'au bout, et n'en pas avoir éprouvé un moment de fatigue, avoit manifesté cependant par l'enflure de ses jambes combien la voiture lui convient peu. Bientôt des suffocations redoutables avoient commencé chaque nuit, elles alloient croissant en intensité et en durée, et l'on ne pouvoit méconnoître le principe d'hydropisie qu'elle a toujours regardé comme son grand ennemi ; c'est aussi par les remèdes indiqués pour cette maladie qu'elle a été traitée, et avec un plein succès, un succès qui a quelque chose de merveilleux quand on considère l'extrême petitesse des doses.*

*Nous sommes bien à présent, nous sommes contents ; mais à notre âge de tels avertissemens font une impression plus profonde, ils mesurent davantage la brièveté de l'avenir que nous avons devant nous, et ils nous inspirent plus de défiance sur les projets que l'ancienne habitude de la vie nous fait toujours former.*

Nous quittâmes Rome le 18 avril, mais ce n'est que le 28 que nous lui dîmes en repassant un dernier adieu. Nous avons employé ces dix jours à visiter tour à tour Tivoli, Albano, que nous prîmes pour quartier général, Frascati, Rocca di Papa, Genzano, Nemi et tous ces délicieux Castelli situés sur les croupes du Mont Cavo ; la saison, si constamment contraire cette année, ne nous favorise pas. Cependant j'ai infiniment joui de ces dix journées, et si vous m'aviez vu alors, vous n'auriez pu me reprocher d'être insensible à tous les souvenirs romains. Après tout j'aurais bien des choses à répondre à votre querelle, trop peut-être pour une lettre. Non, je ne préfère pas les souvenirs gothiques aux souvenirs romains, quoique je les connoisse peut-être un peu mieux. J'ai au contraire une très grande admiration pour l'ancienne République, et je ne connois pas de nom moderne ou du moyen âge qui puisse être mis à côté de celui de ses vrais citoyens. Mais j'ai dans les temps anciens comme dans les modernes l'amour de l'indépendance locale, de l'existence individuelle, l'aversion de l'esprit et du système de concentration, et Rome toute remplie des monuments des Empereurs me met sous les yeux le plus grand, le plus funeste exemple de ce que je crois le plus fatal à l'humanité.

Je crains, chère Eulalie, que vous ne me trouviez devenu bien *atrabilaire*, et que vous ne jugiez que la solitude n'adoucisât pas mon humeur. Cependant, quand je regarde autour de moi, il ne me semble pas que j'aie de rancune contre personne ; de même au loin ce ne sont pas les hommes que je condamne, c'est la marche des idées qui m'afflige, c'est peut-être

---

<sup>36</sup> Eulalie lui avait écrit le 23 avril : cfr. SASPe, F5, A.19.43.

une réaction inévitable dans le progrès même de la raison, mais où le présent me fait trop oublier l'avenir. En même temps il me semble que mes sentiments affectueux ne se sont point affaiblis ; ceux que j'ai aimés, *je les aime toujours*, je les aime davantage encore, hélas parce que mon affection doit se partager chaque année entre moins d'objets. Au premier rang entre ceux que j'aime et que mon cœur va chercher au loin, plus que jamais je vous place vous tous, votre mère, dont l'écriture comme la voix a toujours le pouvoir de m'attendrir ; vous, chère Eulalie, que j'ai fait dès l'âge de dix-sept ans, ma confidente, ma correspondante politique et philosophique. Avec ce ton sérieux de mes lettres il est possible que l'amitié n'y fasse pas entendre son accent, mais redites-vous bien, quand je ne le dirai pas, que je vous aime tendrement, que j'aime les trois *sœurs* et que leurs lettres sont un des plaisirs de ma vie. Adieu.

J. C. L. de Sismondi

## 11. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire<sup>37</sup>

*Pescia 18 septembre 1837*

[...] *Je comprends la soif que vous devez avoir de la France, de la vraie conversation française, avec ce mouvement d'idées, de mélange de la grâce et de la profondeur, cette liberté de pensée qui permet de toucher à tout et de s'élever vers le principe de tout. J'espère que votre jouissance sera complète, mais pour moi d'ici, il m'est impossible de me faire une idée de ce que vous trouverez. Absent depuis long tems de Paris, séparé ici depuis près de deux ans de toute conversation, ne lisant que les journaux Anglois, et ayant renoncé aux français, je suis confondu quand quelque jour subit me fait entrevoir le Paris d'aujourd'hui, il me semble si différent de celui que j'ai dans la mémoire que je ne m'y reconnois plus : pour dire vrai il m'afflige vivement, il me semble que je regrette tout ce qui est perdu, et je n'aime rien de ce qui est venu à la place. Vous m'aidez à m'y retrouver, et si vous vous y plaisez probablement je m'y plairai aussi. Mais entre ceux qui savent lire, peu de gens peut-être ont moins lu que moi de tout ce qui a aujourd'hui de la réputation. Les noms mêmes des nouveaux hommes célèbres me sont pour la plupart inconnus. Je ne mets pas dans cette classe Michelet que je connois personnellement depuis longtems ; mais il vient de m'envoyer deux volumes, l'un de la symbolique du droit, l'autre 3 vol. de l'histoire de France<sup>38</sup>, et la surprise qu'ils me causent ne laisse pas de place à d'autres sentimens. Bon Dieu ! Seroit-il possible que les études sérieuses eussent pris aujourd'hui ce tour là ? Parler du droit, et faire abstraction de toute idée de justice, d'humanité, de bienveillance, et en même tems de logique, mais n'y chercher que les rapports bizarres qui peuvent frapper l'imagination, vouloir qu'on y admire la poésie, au moment où il corrompoit la source des sentimens honnêtes et du raisonnement droit. Le livre est tout entier dans la préface, le reste n'est qu'un ramassis des notes mal enchainées l'une à l'autre. Il n'est pas ainsi de l'histoire ; celle-là se fait lire, et présente même assez d'attrait, soit par le ton familier de conversation avec lequel elle est contée, soit par les anecdotes dont elle est semée, les aperçus quelquefois fins et neufs qu'elle présente, plus souvent l'originalité de l'auteur lui-même qu'elle met en scène, ses comparaisons inattendues entre des objets dissemblables, la figure qu'il vous met sous les yeux des hommes et des choses, ses passions et ses haines. Il devrait l'intituler *Causeries sur**

<sup>37</sup> Inédite. En marge, on lit la notation suivante de Julie Rosselet : « Cette lettre contient la critique d'un livre de Michelet trop amère pour être publiée ».

<sup>38</sup> Il s'agit des *Origines du droit français, cherchées dans les symboles et formules du droit universel* paru chez Hachette cette même année, avec le troisième volume de l'*Histoire de France* (le premier était sorti en 1833).

*l'histoire de France, car il faut la savoir d'avance pour la comprendre. Il me semble aussi que la causerie et jamais l'histoire peut permettre une telle familiarité. Mais puisque le livre attache et amuse je ne critiquerai pas sur la forme, si je n'y trouvois le défaut moral qui me choque le plus. L'auteur plutôt semble ne reconnoître aucune beauté morale, et ne rendre un culte qu'à la beauté poétique. Il est toujours prêt à croire coupables les malheureux, il jette de la boue sur le bucher des templiers, il veut rendre probable une conjuration des lépreux contre les gens bien portans ; il aigrit la haine contre les Juifs, les Lombards pour étouffer la pitié qu'ils pourroient inspirer ; beaucoup trop orthodoxe pour mon goût, il semble cependant prendre à tâche dans tout ce volume d'avilir l'Eglise Romaine, pour justifier les Rois qui la dépouillent. Enfin toute idée de justice lui paroît devoir être sacrifiée à l'agrandissement de la France, de la liberté il n'en connoit pas même le sentiment, mais il met à la place une haine furieuse et injuste contre la féodalité, et la nationalité n'est pour lui que la jalousie des Anglois. N'allez pas redire ma critique, car ce n'est point à lui que j'en veux ; au contraire, je sens son talent, et je suis reconnoissant de son obligeance. Mais le livre m'afflige comme symptôme du tems, comme indication du goût public, ou plutôt de la perte d'aspirations plus élevées.*

*J'ai passé la moitié de la matinée à corriger des épreuves sur la désolation de la campagne de Rome, et ce qu'on pourroit faire pour elle, et le commencement du mon 3<sup>e</sup> vol. des sciences sociales<sup>39</sup>. Quand vous le lirez j'espère que vous verrez si je ne sais pas sentir Rome, je sens du moins profondément l'admirable beauté des collines. Le livre paroîtra je pense dans trois mois, mais lisez auparavant, parcourez du moins mes deux premiers volumes, ne me laissez croire que ma petite philosophe elle-même ne peut pas les digérer. Ce que vous me dites du pauvre Mr. de Sion m'afflige profondément. Probablement je l'aurois oublié depuis longtems s'il étoit mort au moment de son accident, mais cette vie prolongée dans la souffrance, cette jeunesse décrépète, cette existence manquée lorsqu'il avoit paru y entrer avec tant d'avantages laissent dans l'esprit une profonde mélancolie. Je ne suis pas trop sûr qu'il se rappelle de moi, mais si nous passons par la corniche, comme il est probable en hiver, si nous traversons Hières, j'irai le voir en Février.*

*Je suis confondu de vous entendre raconter votre vie si solitaire à Vienne, nous ne faisons guère autrement à Pescia. Ici aussi nous remplaçons quelquefois la société par des romans ; éloignés de tout, nous prenons ce que nous pouvons, nous avons peu de choix, et nous retombons quelquefois sur les anciens. Dans ce moment nous en lisons un de George Sand, Mauprat<sup>40</sup>. C'est le premier que j'aie jamais ouvert. Je suis frappé de son caractère masculin, non pas le style seulement mais les choses et les hommes semblent vus par un homme. Du reste il me donne peu de plaisir ; que vous ayez raison dans ce que vous dites sur le dégoût qu'inspire la manière des romanciers, dès qu'on s'est déshabitué de celle qui pour un tems étoit à la mode, mais nous l'avons bien moins éprouvé quand nous sommes retombés sur des anciens romans Anglois ou Allemands.*

*Chère Enlalie ne vous ennuyez vous point de mes sérieuses longues lettres ? Je ne sais comment il arrive que je n'écris à personne si gravement qu'à vous, mais je sens toujours le philosophe sous le chapeau de la jeune fille, je les confonds peut-être, mais je les aime tous deux bien tendrement en vous.*

*J. C. L. de Sismondi*

---

<sup>39</sup> C'est-à-dire le deuxième volume des *Études sur l'économie politique*, qui paraîtra l'année suivante et qui s'ouvre en effet avec l'essai « De la condition des cultivateurs dans la campagne de Rome ».

<sup>40</sup> Le roman de Georges Sand avait été publié cette même année.

## 12. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Pescia 18 novembre 1837

Que je suis aise, chère Eulalie de vous savoir rentrée à Paris, et dans toutes vos douces habitudes, que je suis aise de voir que vous les aimez, et que tout en conservant de Vienne un tendre souvenir vous désirez peu d'y retourner ! J'avois peur que votre cœur ne revint tout fait étranger à la France, que votre esprit ne prit les habitudes d'un pays où personne n'a le droit de se mêler des affaires de tous, et où l'on oublie bientôt qu'il existe un intérêt de la grande association humaine, pour ne songer qu'aux plaisirs de ce qu'on nomme la société. Ce n'est pas certes que je voie beaucoup se manifester en France cette grande pensée du bonheur, de l'avancement de tous qui devrait nous élever au-dessus de nous-mêmes, et je vois qu'en effet, dès votre première arrivée votre toute première impression c'est le sentiment personnel qui domine toutes les ambitions françaises, c'est la pensée de Soi qui perce sous tout ce qu'on donne comme ses opinions. Je ne puis m'empêcher d'être frappé du peu d'influence qu'ont eue les convictions religieuses sur la morale publique. On ne peut hésiter à reconnoître que depuis 30 ans, la religion a toutes les années plus de part aux pensées françaises ; plusieurs l'ont admise par conviction, tout le reste par mode, et en profitant de cette mode les premiers pourroient exercer beaucoup d'influence sur les seconds. Cependant la vertu publique me paroît avoir sans cesse diminué : les vues politiques n'étoient pas peut-être plus saines qu'aujourd'hui, il y a dix, quinze et vingt ans, mais elles étoient surement bien plus désintéressées ; la patrie, la liberté, l'humanité avoient bien plus de part aux efforts de tous. Ne devons-nous pas trouver là la preuve d'une fausse direction donnée au mouvement religieuse ? La plupart de ceux qui s'y abandonnent se font presque un devoir de détourner absolument leurs regards des intérêts sociaux. Plusieurs s'égarer à la poursuite de ces questions subtiles de la foi, que notre esprit n'est pas capable de comprendre, et auxquelles nous ne pouvons rien, en sorte que notre croyance est sans influence sur notre conduite ou celle des autres. Mais ceux mêmes qui y cherchent la règle de leur vie, ne songent qu'à la morale de leur cercle domestique, et semblent regarder tout ce qui est politique comme étranger, comme hostile à la religion. Je dirois au contraire que la tâche de notre siècle devrait être de fonder la haute morale, la morale politique. Nos devoirs dans nos relations domestiques, s'ils ne sont pas toujours remplis, sont du moins assez clairement tracés, mais combien il s'en faut que nos idées soient précises sur les devoirs du citoyen ? Combien plus sur ceux de l'homme public ? En fermant votre lettre, vous entendiez le canon pour la prise de Constantine<sup>41</sup>. Dès lors, on s'est échauffé sur ce que demandoit la gloire de la France, la sureté d'Alger, le commerce d'Afrique, et personne ne semble avoir pensé aux devoirs contractés envers les Maures, à l'obligation de compenser le mal qu'on leur a déjà fait par un bien réel et durable. Personne n'a dit un mot de leurs droits, personne n'a compris qu'eux n'étoient pas responsables de l'ancienne piraterie de leurs oppresseurs, qu'en eux la soif de l'indépendance est vertueuse et glorieuse, personne, avant de dire comment il faut agir envers eux, n'a songé à se mettre à leur place.

*Mais voilà que je retombe avec vous chère Eulalie, dans mes dissertations habituelles, peut-être cela tient il en partie à ce qu'il y a si longtemps que je ne vous ai vu, à ce que je ne puis plus vous parler de ce qui est*

---

<sup>41</sup> La prise de Constantine avait eu lieu le 13 octobre.

*plus près de l'un et de l'autre ; il faut bien retomber sur les objets qui sont en même tems devant nos yeux. Si j'écrivois à un habitant d'une autre planète, il faudroit bien lui parler du soleil. Mais j'en sens d'autant plus vivement le besoin de vous revoir, la joie de me retrouver dans trois mois près de vous tout, d'y faire provision de pensées et de souvenirs pour le reste de ma vie. Nous partirons dès que nous aurons atteint ce retour du beau tems qu'on a le plus souvent en Février. Mais nous nous arrêterons je crois plusieurs fois en route. A Carrara d'abord, où je veux faire connoissance avec une nouvelle nièce que j'aurai l'année prochaine, une comtesse Monzoni que le fils de mon beau-frère épouse<sup>42</sup>. Tout le monde s'accorde à le regarder, ce Francesco Forti, comme le jeune homme le plus distingué de Toscane par son savoir et sa force de tête, il vient d'être nommé Auditeur de Rota, et chevalier de St. Etienne, il a 31 ans, et sa figure est agréable<sup>43</sup>. Cependant je serois bien fâché que mon Eulalie se mariât de cette manière. On lui avoit parlé des alliances de famille et de la dot, il alla voir l'épouse pour la première fois le 7 de ce mois, avec son père et son frère, qui est sur le point d'être Evêque<sup>44</sup>, l'épouse leur convint à tous trois, et le 11 ils étoient de retour ici, il y quarante milles de distance, et tout étoit arrangé. Ah, comment peut-on s'engager devant Dieu à aimer toute sa vie, à aimer uniquement, celui ou celle qu'on n'a vu que 48 heures, et qui s'apprétoit encore à se montrer.*

*Nous nous arrêterons encore à Gênes pour un jour, puis peut-être à Nice, peut-être à Hières, pour voir ce pauvre Mr. de Sion, puis à Marseille, et surement à Lyon, pour envoyer de là partie de nos effets à Genève. Les précédents voyages ont toujours causé à ma femme quelque dérangement de santé, aussi je recommence à trembler à l'idée de celui-ci, et je voudrois connoître quelqu'un, avoir quelqu'ami dans les villes françaises où nous arrêterons. Chaque ville d'Italie me semble un centre de pensées et de sentiments, mais d'Antibes à Paris il y a ... cent postes, je crois, et tout cet espace ne me semble qu'un long grand chemin que rien ne diversifie.*

En même temps que cette lettre ou bien peu après, vous recevrez, je pense, mon troisième volume des Sciences Sociales. M<sup>r</sup>. votre père m'a écrit de Vienne après votre départ qu'il a reçu et lu le premier, et il m'en parle d'une manière qui m'a bien flatté<sup>45</sup>. Vous me faites aussi un très grand plaisir de me dire que vous allez lire le second. Je dis plus, c'est la marque d'amitié que j'attens, que je prise le plus dans mes amis. Le troisième commence par 140 pages sur la campagne de Rome, qui me semblent avoir un intérêt particulier pour vous. Adieu chère Eulalie, dites toute ma tendresse, toute ma joie de me retrouver auprès de vous, à votre mère, à vos sœurs et croyez que je vous aime bien tendrement. Adieu

### 13. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Pescia 28 janvier 1838

Après cette lettre chère Eulalie, le moment viendra bientôt de vous embrasser, de vous dire comme je vous aime, comme je suis content de vous revoir. J'ai cependant retardé d'un

---

<sup>42</sup> Annina Monzoni ne pourra épouser Francesco Forti en raison de la disparition précoce de ce dernier survenue l'année suivante.

<sup>43</sup> Francesco Forti, troisième né de Sérine et enfant prodige de la culture toscane, jusqu'aux années Trente était le neveu favori de Sismondi. Ce fut Francesco qui rompit ses rapports avec son oncle. On ne sait pas s'il le fit spontanément ou sous la pression de son père.

<sup>44</sup> Le premier né, Pietro Forti.

<sup>45</sup> Voir la lettre du comte de Sainte-Aulaire de Vienne du 24 septembre 1837 (SASPe, FS, A.19.63).

mois tout entier l'époque de notre voyage et je dois même dire que c'est avec plaisir. Je me croyais pressé par le rendez vous que nous avoit donné mon beau frère<sup>46</sup>, et je me résignais à voyager dans la plus mauvaise saison de l'année, mais c'étoit avec une extrême inquiétude. Les rivières débordées, les montagnes, les hautes neiges, les fondrières des exécrales chemins de France, tout peut, au mois de Février, présenter des obstacles et des dangers ; je ne sais que trop combien peu de choses peut renverser l'équilibre de la santé de ma femme, et je n'avois pas à craindre pour elle seulement les accidens réels, mais aussi la peur. Heureusement une de ses sœurs nous a donné rendez vous à Nice pour le commencement de Mars<sup>47</sup>, nous n'arriverons donc à Paris que vers la fin du même mois, et nous avons tout lieu de nous flatter que les chemins seront alors praticables, et que ces froids excessifs dont vos journaux sont pleins, mais qui ne nous a pas atteints ici, auront fait place à une température agréable.

Je vous remercierai alors de tout le plaisir et toute le bien que m'ont fait vos lettres. Vous apprendrez une fois toute la douceur qu'il y a pour des vieillards à s'attacher de tout leur cœur à des jeunes gens, à renouveler en eux leurs espérances, leur intérêt dans un monde qui leur échappe, toute la jouissance que j'éprouve à vous savoir mon amie, à compter sur votre sympathie par mes vieilles idées, mes vieux sentimens, comme je sympathise avec votre jeunesse. L'âge avancé a aussi sa timidité vis-à-vis des jeunes gens, et elle est d'autant plus gauche, que de part et d'autre une déférence en sens contraire est agréée, et que celui là même ne voudroit pas y renoncer, qui sent les désavantages de sa lenteur vis-à-vis de la vivacité, de sa vie toute intérieure vis-à-vis d'une vie expansive. Il y a à présent plus de vingt ans que je suis étranger à la société de Paris, encore que dans cet intervalle j'y aie fait de courtes apparitions. Je sais tous les vides que j'y trouverai, mais je le sentirai bien plus vivement en y arrivant. Ceux que je compte aujourd'hui comme vivant toujours, je m'apercevrai en les retrouvant qu'ils ne sont plus les mêmes. Les filles auront remplacé leurs mères, et les filles ne devineront pas même que je leur porte une affection héréditaire : et cette affection qu'on sent et qu'on ne veut point dire donneroit souvent envie d'éviter jusqu'à leur rencontre. Combien il me sera doux en retrouvant vos jeunes visages de reposer mes yeux sur eux et de me dire ceux là sont des amis à moi. Vous m'avez donné une preuve de cette amitié chère Eulalie en lisant mes études, en voulant les comprendre, et en m'en parlant. Sans doute les derniers chapitres sont difficiles et fatigans, et comme on n'en sent point l'application immédiate au bien de l'humanité, ils doivent moins fixer l'attention. Mais l'ouvrage tout entier demande de la tension d'esprit, et une tension pénible ; car il montre le plus souvent l'origine du mal où l'on cherchoit le bien, il renverse les préjugés philosophiques, il fait douter du progrès, et il effraye et décourage en présentant bien plus de maux que de remèdes. Cependant d'après ces impressions défavorables faudroit-il renoncer à la recherche de vérités si importantes ? Je vois bien que je ne fais que peu de progrès sur l'esprit du public, mais chaque jour quelque circonstance nouvelle me révèle une souffrance de plus dans la masse de la population, un danger de plus dans notre organisation toute artificielle. Aujourd'hui encore je vois dans les journaux Anglois ce que je n'avois pas soupçonné, des associations secrètes parmi les ouvriers de Glasgow, de Dublin, pour défendre le taux de leur salaire, et pour le défendre par le crime,

---

<sup>46</sup> John Hensleigh Allen que Sismondi rencontrera à Paris.

<sup>47</sup> Il s'agit probablement d'Emma Allen qui avait séjournée en Toscane avec les Sismondi l'année précédente.

par le meurtre et l'incendie<sup>48</sup>. Oui c'est une étude douloureuse aujourd'hui que celle de l'économie politique, mais c'est une étude sur laquelle repose la vertu presque entière des nations.

Vous m'alarmez en me répétant, comme me l'avoit déjà dit Mad<sup>e</sup> votre mère, que vous êtes tristement frappée de l'abandon de certains idées ; je ne vois que trop que ce sont les idées généreuses, les idées sympathiques, que vous voyez chacun à son tour renoncer au progrès des autres pour ne songer qu'au sien propre, et la différence doit être grande, puisqu'au retour de Rome et de Vienne elle vous frappe autant. Quoique peut être aussi ces sentiments généreux ont plus de force là où on le comprime. En France on les avoit usés en en faisant parade avant même de s'en servir.

Dites à Mad<sup>e</sup> votre mère combien je la remercie d'avoir pensé encore à moi dans sa récente affliction ; et pourtant je lui porte envie d'avoir pu conserver son père si longtemps, de l'avoir vu s'éteindre sans douleur, sans regret, à l'âge où une plus longue vie ne pouvoit plus guère lui promettre que plus de dépendance et de souffrance. Je lui porte envie d'avoir pu le soigner jusqu'au bout, et s'être trouvée présente, pour que sa voix, son doux regard calmassent les dernières agitations, *et mêlassent des pensées d'amour aux ombres de la mort. Comme cette fin de la vie paroît plus triste, quand on ne sent point auprès de son lit de cœur qui batte pour le votre.*

Je vois qu'on allonge assez le chemin quand d'Antybes on passe par Hières pour aller à Aix, et cependant je crois que nous prendrons cette route, pour quitter la mer et le pays des orangers le plus tard que nous pourrons. Pauvre M<sup>r</sup> de Sion, je voudrois bien pouvoir vous en apporter de meilleures nouvelles. Adieu chère Eulalie, *en rejoignant toute votre famille il me semble aller retrouver de parens qui me sont bien chers.* Ma femme joint mes tendresses au miennes.

#### 14. À Eulalie Beaupoil de Sainte-Aulaire

Chênes 28 novembre 1841

Ma chère Eulalie

Il y a déjà neuf jours que j'ai reçu votre jolie et tendre lettre, et je ne vous ai point encore répondu<sup>49</sup>. Pardonnez-le moi, mais je suis malade ; depuis le moment où je me lève à celui où je me couche à peine je suis un moment sans souffrance, et d'un mal qui dispose à la mélancolie ; en même temps je suis accablé de chagrin : ma patrie est bouleversée, la constitution qui nous rendoit heureux et sages, qui nous distinguoit entre tous les cantons Suisses, s'est écroulée tout à coup, sans qu'on puisse comprendre comment, sous la désaffection d'un peuple qui n'avoit pas une plainte à former, qui n'en a pas exprimé une, mais qui s'est pris tout à coup d'amour pour des principes abstraits dont il a demandé l'application, sans s'apercevoir qu'il en étoit déjà en pleine jouissance<sup>50</sup>. Ce mécontentement sans cause, excité par des journaux malveillants qui remuent sans cesse des esprits où l'ignorance se joint à la présomption, est aussi le mal qui tourmente la France, qui tourment

---

<sup>48</sup> Sismondi répète les accusations lancées par la presse gouvernementale contre les ouvriers du coton de Glasgow qui avaient déclaré la grève en juillet 1837 tout comme leurs compagnons de Dublin, accablés par la famine.

<sup>49</sup> Eulalie lui avait écrit le 17 novembre (voir SASPe, FS, A.19.53).

<sup>50</sup> Sismondi se réfère à la révolution qui a eu lieu à Genève le 22 novembre. Cet événement portera à l'adoption d'une nouvelle constitution l'année suivante.

l'Europe. Ce renversement si subit, si effrayant, d'un gouvernement paisible et heureux, dont nous fûmes témoins lundi passé, peut-être serons nous appelés à en être spectateurs de nouveau sur une bien plus grande échelle, et l'acquiescement du National que nous avons vu aussi cette semaine dans les journaux<sup>51</sup>, nous révèle que la bourgeoisie de Paris, d'où sont tirés les jurys, favorise ceux qui répandent la haine et le mécontentement. Le tableau entier de l'univers, de la Chine à l'Angleterre, m'attriste, je ne trouve aucun pays sur lequel je puisse reposer les yeux avec confiance, avec espérance. Je me retrouve en 1792, et il est bien dur, après cinquante ans, de voir recommencer cette même carrière de folies puis de crimes, sans que l'expérience ait profité à personne. Dans mon impatience je voudrais m'éloigner de tout, surtout je languis de retourner à Pescia, pour cacher ma tête sous le boisseau, et ne rien voir, ne rien savoir de ce qui se fait. Pardon encore chère Eulalie de venir vous attrister avec mes sombres présages, de venir faire souffrir une jeune et jolie mère, au sein de sa famille croissante, et toute pleine d'espérance, des noirs pressentiments et des regrets d'un vieillard malade. *Mère et nourrice à propos. Mad de S<sup>t</sup> Aulaire avoit oublié de me donner la bonne nouvelle de votre délivrance. Heureusement Mr. de Broglie étoit en Suisse et ce fut lui qui me tira d'inquiétude.*

Oui ma chère Eulalie, au milieu de mes préoccupations, j'ai été bien vivement affecté de la séparation de votre famille, de l'exil de Victorine dans un autre hémisphère<sup>52</sup>. J'en étois plus affligé encore avant d'avoir reçu la lettre de Mad. votre mère<sup>53</sup> et la vôtre. En vous lisant je vous ai retrouvé les femmes fortes et vertueuses que ni la délicatesse du goût ni celle du sentiment n'ont point privées de l'énergie nécessaire pour rencontrer les épreuves de la vie, pour les surmonter. Dans cet événement si grave pour vous toutes, vous avez su fixer immédiatement vos regards sur ce qu'il y avait d'avantageux, vous avez ouvert votre esprit à la curiosité pour un monde si neuf, pour un climat si délicieux, pour une vie d'art et de poésie qu'on retrouve chez les peuples du midi en Amérique *comme en Europe*. Surtout vous vous êtes soutenues les unes les autres par la pensée du devoir, et l'exercice du courage. Pauvre Victorine ! (Mme de Langsdorff qui est allée au Brésil chercher la princesse de Joinville)<sup>54</sup> laisser en même temps ses parens et ses enfans ! et mettre entr'elle et eux tant de milliers de lieues. Mais dans votre vie d'ambassade, vous vous êtes toutes accoutumées à franchir de grands espaces en les comptant pour rien, à comprendre les peuples divers, et les juger avec indulgence. Vous vous êtes faites Italiennes, Hongroises, Allemandes, sans cesser d'être Françaises, elle se fera aussi Portugaise pour recueillir chez eux ce qu'il y a de bon, mais en se laissant moins encore là qu'ailleurs pénétrer jusqu'à la substance par l'atmosphère où elle va se plonger. Je suppose en effet qu'une mission auprès d'une cour Impériale est une ambassade, que c'est par conséquent être arrivé au terme de la carrière diplomatique, et qu'elle ni son mari ne partagent pas les regrets qu'exprime Mad de

<sup>51</sup> En septembre, le jury du tribunal de la Seine avait acquitté le journal radical *Le National* de l'accusation d'attentat à la vie du roi.

<sup>52</sup> Comme le signale l'ajout de Bianca Milesi quelques lignes plus bas, Sismondi se réfère au voyage au Brésil de la sœur aînée d'Eulalie, Victorine, suite à la nomination de son époux, le baron de Langsdorff, d'ambassadeur de ce pays. Ce voyage avait aussi pour but d'organiser le mariage du prince de Joinville avec Françoise de Bragance. Son journal de voyage a été publié : voir *Diário da Baronesa E. de Langsdorff relatando sua viagem ao Brasil por ocasião do casamento de S. A. R. o Príncipe de Joinville 1842-1843*, Florianópolis, Mulheres, 1999.

<sup>53</sup> Mme de Sainte-Aulaire avait annoncé le départ de Victorine à Sismondi dans la lettre du 3 novembre (SASPe, FS, A.19.156).

<sup>54</sup> La phrase entre parenthèses est sûrement un ajout de Bianca Milesi.

Dolomieu pour la place donnée à M<sup>r</sup> Chasseloup à Francfort<sup>55</sup>, toute voisine et commode qu'elle peut être. Et vous chère Eulalie qui êtes l'ambassadrice de la famille auprès de notre grande mère nourricière, qui avec un esprit si curieux et si flexible vous-même, vous trouvez vouée à une carrière où il n'y a guère de nouveauté ; je suis sûr qu'avec votre bon esprit vous vous applaudirez d'avoir jeté l'ancre, de vous être attachée à ce qu'il y a de plus simple, mais de plus solide et de plus heureux.

Je n'ose point mon aimable amie avoir d'opinion sur l'éducation. Une jeune mère qui veille d'heure en heure les développements de ses enfants en sait bien plus qu'un vieux barbon qui n'a jamais vu ces premiers commencements de l'intelligente, et qui ne réussit point à se figurer comment elle arrive aux enfants. Votre théorie de grande liberté accordée aux progrès naturels de toutes leurs facultés semble assez raisonnable, mais je ne sais si l'expérience ne vous apprend pas au contraire que ce sont les naturels contenus qui ont poussé avec le plus de vigueur. Du moins me semble-t-il qu'il y a deux sentiments, le respect et l'obéissance, qu'il faut s'efforcer de développer avant tous les autres dans ces jeunes êtres. C'est par eux seulement qu'ils se mettent à portée de profiter de l'expérience de ceux qui ont passé avant eux. Je suis très reconnaissant de ce que vous comptez revenir à moi par vos lectures. Mon 26<sup>e</sup> volume est déjà depuis assez longtemps entre les mains de vos parents. Le manuscrit du 27<sup>e</sup> partira demain pour être envoyé à l'imprimeur<sup>56</sup>. Il conduit l'histoire jusqu'en 1726. Deux volumes encore termineront Louis XV. Ils sont ébauchés, mais avec cette douleur constante à l'estomac *ou la poitrine*, comment faire de longs projets ? Ma bonne amie, conservez-moi votre tendre souvenir, engagez M<sup>r</sup> d'Esterno à m'accorder un peu de bienveillance, apprenez de bonne heure à vos enfants à connoître mon nom, et croyez que vous aurez peine à trouver au monde une personne qui vous estime et qui vous aime plus que moi.

---

<sup>55</sup> Justin de Chasseloup-Laubat (1800-1847) venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de France auprès de la Confédération germanique.

<sup>56</sup> Il se réfère naturellement à son *Histoire des Français*. : voir la lettre de Sismondi à Treuttel et à Würtz du 30 novembre dans son *Epistolario*, t. IV, *op. cit.*, p. 364-365.